23me Année — N° 5537 BUREAUX : RUE NEUVE, 17 UN NUMÉRO 15 CENTIMES BUREAUX:RUE NEUVE, 17 Vendredi 29 Novembre 1878

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:
Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»»
» » Un an . . . 50.»»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LÉGALES* et *JUDICIAIRES*

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

INSERTIONS:
Annonces : la ligne. . . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. Quarré, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. Havas, Laffitte et Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'Office de Publicité.

BOURSE DE PARIS DU 28 NOVEMBRE

Cours à terme de 12 h. 47 communiqués par MM. A. MAIRE et H. BLUM, 60, rue Richelieu, Paris.

VALEURS	Cours du jour	Cours précéd.
3 0/0 amortissable.	78 95 .I.	78 82 1/2
Rente 3 0/0.	76 40 .I.	76 35 .I.
Rente 5 0/0.	112 22 1/2	112 20 .I.
Italien 5 0/0	75 20	74 95 .I.
Turc 5 0/0.	11 45	11 40 ./.
Act. Nord d'Espagne	288 75	287 50
Art. Gaz	» »	1222 50
Act. B. de Paris Pays-Bas	583 75	683 75
Act. Mobilier Français.	» »	465 »
Act. Lombards.	151 25	150 »
Act. Autrichiens	548 75	548 75
Act. Mobilier Espagnol.	765 »	762 50
Act. Suez	» »	727 »
Act. Banque ottom.	472 50	472 50
Oblig. Egypt. unif.	» »	263 75
Act. Foncier France.	776 25	775 »
Florin d'Autriche.	» »	64 90
Act. Saragosse.	360 »	360 »
Emprunt Russe 1877.	» »	83 00
Délégations Suez.	73 5/8	630 »
Florins Hongrois.	» »	73 7/8
Espagne extérieur	» »	14 1/4
Consolidés.	96 625/	97 »

Ces cours sont affichés chaque jour, vers h. 1/2, chez MM. A. Maire et H. Blum, 176, rue du Collège, à Roubaix.

BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental)	28 NOV.	27 NOV.
3 0/0	76 35	76 42 1/2
3 0/0 amortissable.	79 11	79 10
4 1/2 0/0	106 75	106 78
Emprunts 5 0/0.	112 00	112 15

Service particulier du Journal de Roubaix	28 NOV.	27 NOV.
Act. Banque de France.	3130 00	3130 00
» Société générale.	472 00	471 00
» Crédit fonc. de France	776 00	775 00
» Chemins autrichiens.	548 00	548 00
» Lyon.	1075 00	1077 00
» Est	671 00	671 00
» Ouest	750 00	750 00
» Nord.	1387 00	1387 00
» Midi.	847 00	858 00
» Suez.	725 00	727 00
6 % Péruvien	00 00	00 00
Act. Banq. ottomane (anc.)	000 00	000 00
» Banq. ottomane (nou.)	472 00	472 00
Londres court.	25 27 50	25 28 00
Crédit Mobilier (act. nouv.)	465 00	465 00
Turc.	11 45	11 40

DEPECHES COMMERCIALES

New-York, 28 novembre.

Change sur Londres, 4.81 00; change sur Paris, 5,20 00, 100 12

Café good fair, (la livre) 14 1/4, 14 1/2.

Café good Cargoes, (la livre) 14 7/8; 15 1/8. Inanimé.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et Cie, représentés à Roubaix par M. Bulteau-Grymonprez :

Hâvre, 28 novembre

Ventes 1200 b. Marché soutenu.

New-York, 28 novembre.

New-York, 9 3/8.

Recettes 128.000 b.

New-Orleans low middling 70 »/».

Savannah » » 67 »/».

ROUBAIX, le 28 NOVEMBRE 1878

Bulletin du jour

Le budget de la guerre qui a été voté mardi par la Chambre a donné lieu à un débat qui a amené les plus navrantes révélations touchant la nourriture du soldat. Le système des grands fournisseurs inauguré depuis 1871, loin d'améliorer le sort des troupes n'a fait qu'engendrer les fraudes les plus effrontées et les plus monstrueux abus. Les adjudicataires semblent avoir pris à tâche de renouveler les traditions des entrepreneurs qui, sous le gouvernement de la défense nationale firent, de scandaleuses fortunes en spéculant sur la mauvaise qualité des denrées destinées à l'alimentation du soldat. Ainsi il a été démontré au cours de la discussion que les bouchers se coalisent, dans les adjudications pour faire monter le prix de la viande à un taux exorbitant, de telle sorte que le troupier ne reçoit qu'une viande toujours inférieure et la plupart du temps corrompue. Cet état de choses déplorable a été dénoncé avec beaucoup d'énergie par M. Margaine et confirmé avec autorité par M. Rossignol, commissaire du gouvernement qui s'est prononcé très carrément contre le principe d'adjudication parce qu'il permet toutes les fraudes et qu'il défie tous les contrôles.

« Voulez-vous un exemple qui m'est personnel ? a-t-il dit. J'étais sous-intendant à Paris, en 1875 ; j'allais aux abattoirs, je faisais suivre les fournisseurs ; toujours ils me glissaient dans les mains. Un jour, le fournisseur avait abattu dix-huit bœufs de toute beauté. Je me méfiais. J'apostai un agent qui vint m'informer que les bons morceaux avaient été transportés à la Halle et que l'on n'envoyait aux troupes que des morceaux de basse viande ramassés au hazard dans les arrivages de la province. Je fus prévenu ; j'allai chez le commissaire de police, je fis arrêter l'entrepreneur, il fut condamné en police correctionnelle à deux ans de prison et à une forte amende. Seulement, le lendemain la viande n'était pas meilleure. »

La commission du budget, par l'organe de son président M. Gambetta, a promis d'aviser. De son côté, le ministre de la guerre a juré qu'il tiendrait la main pour prévenir ces honteuses spéculations ; on étudie en ce moment un système qui sera, dit-on, plus hygiénique pour le soldat et plus économique pour le trésor.

Il est grand temps, dans l'intérêt de notre armée, qu'on remédie au mal ; et que tout ne se borne pas à de vaines protestations.

La contre-internationale

Il se produit parfois des avertissements terribles et répétés, qui réveillent tout à coup de leur demi-sommeil les nations et les gouvernements.

Les coups de feu de Hœdel et de Nobiling, les coups de poignard qui ont frappé à mort deux généraux chargés de la police à Pétersbourg, le coup de pistolet de Moncasi à Madrid, le coup de couteau de Passavanti à Naples, les bombes jetées aussitôt après dans les rues de Pise et de Florence et rougissant le pavé du sang des victimes, — voilà des avertissements ; ils se succèdent cette fois avec une telle rapidité, avec une signification si effrayante, qu'il n'est plus possible aux gouvernements et aux peuples de rester dans leur insouciante sécurité.

Chaque fois que les hommes clairvoyants prononcent, en France, le mot de « péril social », tous les journaux rouges se pâment en railleries, tous les compères, amis, affiliés ou auxiliaires de la révolution, simulent une incrédulité complète et traitent de « spectre de carton » ce fameux péril.

Mais le voilà qui se dresse tout à coup, ce spectre, et cette fois il est bien réel, bien humain, bien vivant. Le voilà à Berlin, où il se nomme Hœdel ou Nobiling ; le voilà le poignard rouge de sang à Naples, où il se nomme Passavanti ; il est en Russie, où il se nomme les nihilistes; en Espagne et en Allemagne, où il frappe au nom du socialisme ; en Italie, où il veut assassiner au nom de la République universelle ; il est à Genève, où le comité de la conspiration fonctionne sans cesse pour lancer la révolution internationaliste sur le monde ; il est en France, où le radicalisme nous a déja infligé les crimes affreux de la Commune et où la démagogie n'aspire qu'à les recommencer.

A cette heure, l'œil des gouvernements est brusquement ouvert. En vérité, c'est bien heureux !...

Les dépêches qui arrivent des divers points de l'Europe nous annoncent :

Que les perquisitions faites en Italie ont révélé l'existence d'une sérieuse conspiration républicaine-révolutionnaire, ayant dans toutes les villes ses affiliés et son comité d'action; qu'à Florence notamment, on a trouvé dans la maison où se réunissaient les internationalistes une liste d'adhérents et celle du comité exécutif;

Qu'en Espagne, le gouvernement se préoccupe de mettre un frein à la conspiration internationaliste; que des arrestations ont eu lieu à Saragosse, et que des ordres rigoureux ont été envoyés aux gouverneurs des provinces pour l'expulsion des socialistes étrangers dont la conduite ne serait pas irréprochable;

Qu'en Russie, une nouvelle et très-sérieuse conspiration nihiliste a été découverte en Sibérie, et que la ville de Krasnoë vient d'échapper ainsi à une sorte de Commune;

Qu'en Allemagne, le gouvernement se dispose, avant le retour de l'empereur, à déclarer Berlin et les environs en état de siége, pour assurer des garanties exceptionnelles de sécurité au gouvernement.

Voilà un réveil général du sentiment défensif. C'est déjà beaucoup, mais c'est bien peu de chose si on compare ces mesures et ces projets à la gravité de la conspiration révolutionnaire et à l'intensité des passions qui s'agitent au nom de la République universelle...

Rien de ce qui arrive ne nous inspire le moindre étonnement; ceux qui ont bien voulu lire ce que nous avons écrit et répété sans cesse depuis huit ans voudront bien reconnaître que nous leur avons prédit, démontré et affirmé la marche implacable de la conspiration et les tentatives par lesquelles elle devait logiquement se manifester.

Tout le monde est obligé d'avouer aussi que les feuilles de gauche de toutes nuances trompent sciemment le public et servent de protectrices aux plus menaçantes entreprises lorsqu'elles affectent de nier le péril social et qu'elles font rire les badauds aux dépens de ce danger qui menace les rieurs eux-mêmes, comme ceux qui n'en rient pas.

Quand l'horreur est passée, quand l'incendie est éteint, quand les cadavres sont enterrés, quand les ruines sont démolies, les conservateurs oublient, ils reprennent leur tranquillité et ils se disent avec une incroyable inconscience : cela ne recommencera pas.

Les gouvernements, après avoir éprouvé une secousse, après avoir déployé une belle ardeur à découvrir les conspirations et à mesurer la profondeur des piéges creusés sous les pas des monarchies, même les plus populaires, ces gouvernements arrivent peu à peu à négliger le péril ; ils se laissent aller à flatter leurs «pires ennemis » par des concessions qui ne profitent qu'au crime; ils veulent éviter les critiques des journaux hostiles et les discours des bavards sédentaires ou voyageurs ; ils sont entraînés à ne plus se défendre et à ne plus protéger les nations confiées à leur sauvegarde.

Alors, qu'arrive-t-il ? Il arrive ce que nous venons de voir à Berlin, à Saint-Pétersbourg, à Madrid, à Naples ; il arrive que l'on découvre dans les bas-fonds démagogiques une conspiration générale qui a végété, qui s'est fortifiée, qui a pullulé comme des myriades de vers dans la vase la plus impure.

« Quand on se fait agneau, on est dévoré par les loups. » Ce vieux proverbe ne fut jamais d'une application plus directe et plus opportune.

Autrefois, M. Cairoli était au nombre de ceux qui applaudissaient Garibaldi décernant une récompense nationale à la mère et aux sœurs de Milano, pour avoir tenté d'assassiner le roi de Naples. Or, les choses ont une logique puissante à laquelle on ne se dérobe pas. Il était évident que le jour où M. Cairoli serait ministre, le couteau de Passavanti devait se lever sur le roi Humbert.

Si Milano était là et s'il recommençait son crime d'autrefois, que pourrait dire Garibaldi, qui envoie au ministre son ridicule baiser ? Judas, aussi, donna son baiser, et nous savons ce qu'il valait.

La conclusion de ces vérités s'impose d'elle-même ; il faut dans les populations un réveil sérieux du sentiment conservateur pour la défense commune; il faut surtout entre les gouvernements une alliance vigoureuse, solide, durable, contre la conspiration internationaliste et anti-sociale.

A l'Internationale il faut opposer la contre-Internationale ; c'est un droit de légitime défense à exercer, c'est un devoir à remplir ; et quiconque, sous des prétextes astucieux, essaiera de combattre cette politique de salut ne pourra être qu'un auxiliaire des conspirateurs.

Le rôle politique du Midi

Le privilége dont jouit le Midi de mener les destinées politiques de la France inspire au *Constitutionnel* de curieuses réflexions. Il fait remarquer avec raison que ces races animées et gaillardes du Midi sont faites à souhait pour des temps tels que le nôtre, où le gouvernement des hommes appartient à la parole.

Le méridional est de complexion sulfureuse, sur tout à sa passion présente, bruyant et d'un bruit aggravé par des gestes, c'est l'homme de la faconde torrentielle, de l'haleine inépuisable, de la mimique convulsive. Il n'est aucun d'eux, si fruste et si indégrossi qu'il soit, qui ne parle et ne s'épande avec volubilité et verve qui n'ait le don — c'est de là que vient leur puissance — de communiquer son feu, souvent de paille. Quand on descend le Rhône, à partir d'Avignon, on se croirait hors de France et à mille lieues de Paris. Tout indigène y est retentissant comme une trompette ou une cymbale. A Marseille, certains cafés ont l'aspect que devait offrir le Forum des Romains, les jours où les Gracques y tenaient la tribune. Il en est peu dans le nombre qui ne couvent le germe et l'espérance d'un tribun, d'un Rienzi, d'un Masaniello.

Notons que c'est un pays de vin, et de vin capiteux. Une race allaitée d'alcool ne saurait ressembler aux races frigides qui sont au régime du cidre ou de la bière. Le vin est un des premiers agens et véhicules révolutionnaires.

L'empereur Domitien faisait arracher les vignes dans les provinces où se produisaient des mouvements séditieux. Il punissait ainsi le présent, et, préventivement, il bonifiait l'avenir.

Le méridional croit en lui-même sans mesure. Il a la foi et la religion des Canebière et des Capitole. A l'exemple des anciens Grecs, si glorieux, il fixerait en son canton le nombril de la terre. En ces latitudes, on se flatterait volontiers qu'avec deux ou trois départements, le Midi remplacerait la France. Aussi, à chacune de nos grandes crises, circule-t-il sur les rives de la Méditerranée un souffle de séparatisme.

Le méridional se jette tête basse dans ses visions quelles qu'elles soient, religieuses ou politiques, albigeoises ou radicales; et comme ils sont pratiques et prompts au fait, ils ne perdent pas le temps en discussions byzantines. Ils controversent et argumentent avec le bâton, le couteau, la pique, l'arquebuse, le revolver, selon les temps. Quelles horreurs exceptionelles souillèrent le Midi en 92 et 93, plus tard à cette époque qui a le nom la Terreur blanche ! Les deux plus éminens pendeurs, dans les guerres religieuses du XVIe siècle, furent deux Méridionaux, le catholique Montluc, le calviniste des Adrets. Il est naturel que le Midi ait le goût des révolutions ; il en a les profits.

Pendant des siècles, le Midi n'a guère plus compté que l'Algérie aujourd'hui. Son influence est quasi nulle dans la formation de notre littérature. La langue française si nette, si alerte, si souple, si réfractaire à l'emphase, à la grosse couleur et au gros sel, ne pouvait pas naître sur les bords de la Garonne ou de la Durance. Elle est née sur les bords de la Loire, de la Seine et de l'Oise. Tous nos grands écrivains sont du Centre ou du Nord : Rabelais, Ronsard, Malherbe, Corneille, Rotrou, Pascal, Molière, La Fontaine, Bossuet, La Rochefoucauld, Boileau, Racine, Malebranche, Sévigné, la Bruyère, Fontenelle, Lesage, Saint-Simon, Voltaire, Buffon.

Un seul coin méridional est à excepter ; celui-là fut étrangement privilégié; le Bordelais ou ses alentours ont porté Brantôme, Montaigne, Fénelon, Montesquieu.

De notre temps Chateaubriand, Lamennais, Hugo, Musset, Michelet, Sand, Sainte-Beuve, Cousin, Villemain, Alexandre Dumas sont du Nord ou du Centre.

Avec 89, le Midi eut sa revanche; depuis ce temps il se pavane sur la scène politique : c'est lui qui nous fournit d'orateurs et d'hommes d'Etat ; c'est lui qui nous mène.

Comptez : dès 89, vous trouvez à la tête des libéraux Lafayette, Mirabeau, Barnave ; à la tête des royalistes purs, l'abbé Maury, Cazalès. La république modérée eut pour organes les Girondins.

Le chant révolutionnaire par excellence est baptisé d'un nom méridional : *la Marseillaise*.

Sous la Terreur, le principal rôle échappe aux méridionaux. Le Nord l'emporte avec Danton, Robespierre, Saint-Just ; mais il l'emporte peu de temps. Le Midi reprend la corde qu'il ne lâchera plus. Il règne avec Barras, il règne avec le général Bonaparte. Le premier Consulat ne comprend que des méridionaux ; Bonaparte, Siéyès, de Fréjus, Roger-Ducos, de Dax. Le second a deux méridionaux : Bonaparte, Cambacérès, de Montpellier ; il admet un homme du Nord, mais dont le rôle subalterne est effacé : Lebrun, de Coutances.

Sous l'empire, les deux seuls hommes de guerre, les deux soldats de fortune, qui surent se ménager un trône, furent deux méridionaux, Murat, de Cahors, Bernadotte, de Pau.

Sous la Restauration, cette prédominance du Midi subsiste avec éclat, et même elle s'accroît.

Decazes est de Libourne, Villèle de Toulouse, Lainé de Bordeaux, Peyronnet de Bordeaux, Martignac de Bordeaux, Polignac du Velay.

La Révolution de 1830 ne tarit point ce singulier provignement d'hommes d'Etat, venant tous d'au-delà de la Loire.

Laffitte est de Bayonne, Casimir Périer de Grenoble, Soult du Tarn, Guizot de Nîmes, Thiers de Marseille. Nous renfermons cette nomenclature dans les sommités. Que de noms rencontrerait notre plume, si elle ne reculait devant une statistique minutieuse !

La Révolution de 1848 se fait. Elle profite à qui ? A Cavaignac, de Cahors !

Plus tard le 4 septembre profitera à M. Gambetta, qui, comme Cavaignac, est de Cahors.

Il naît un autre ordre de choses ; la scène est renouvelée ; on échappe enfin aux serres de l'étranger et aux douloureuses incertitudes d'une ère forcément révolutionnaire. La France, à la fin consultée, élit une Assemblée nationale. Sous ce régime nouveau, qui a l'apparence d'une réaction, à quel homme l'Assemblée déférera-t-elle le pouvoir ? A M. Thiers, de Marseille. Il faut en prendre notre parti, et nous faire une raison, nous hommes du Nord ; le pouvoir change de main, mais il reste en des mains méridionales. Voilà ce qu'atteste avec éclat notre récente histoire.

Nos départements du Nord ont bien fourni des ministres, mais c'étaient des hommes d'affaires ou de compétence, et l'on sait que la compétence n'a plus rien à démêler aujourd'hui avec la prétention de mener un pays.

Nos députés des gauches recèlent sans doute dans leur sein plus d'un aspirant au portefeuille. Il peut y avoir encore quelques beaux jours pour l'ambition de notre jeune génération d'hommes politiques, mais ce ne sera guère qu'en sous-ordre. Les grands rôles sont enlevés au Nord.

C'est bien décidément le Midi qui s'est attribué la mission de nous fournir des idoles et des pontifes. Si c'est du Nord que vient la lumière, c'est par le Midi que nous persistons à nous faire éclairer, c'est sans doute pour cela que nous y voyons trouble.

Naufrage de la « Pomerania » !

Une affreuse catastrophe, qui a déjà été annoncée par une dépêche vient d'arriver en vue de Folkeatone, sur le banc de Dungeness. Lundi, quelques minutes avant minuit, le steamer transatlantique allemand *Pomerania* a été abordé par le travers et coulé bas sur le haut fond. Pendant la journée, on voyait le haut de ses mâts indiquer la place où il se trouve.

La *Pomerania*, qui avait fait escale à Plymouth et à Cherbourg pour débarquer ses passagers français ou anglais, avait à bord au moment de la collision 125 marins et 109 passagers allemands. La *Pomerania* possédait neuf chaloupes qui auraient suffi pour le sauvetage, si quatre n'avaient été écrasées dans l'abordage.

Sur cinq canots qui furent mis à la mer, un, surchargé de passagers qu'on n'avait pu empêcher de s'y entasser, coula bas. Toutes les personnes qui le montaient trouvèrent la mort dans les flots, sauf un passager qu'on recueillit à bord du navire sauveteur.

Les quatre canots ont pu gagner le steamer anglais *Glengarry*, qui a croisé pendant toute la journée sur le lieu du naufrage.

Quand il est rentré à Douvres, il avait à bord 111 marins et 75 passagers qui sont à Douvres, en hospitalité au *Sailors home*.

On compte au nombre des victimes le capitaine Schwenser, qui a refusé de quitter son navire.

Ce marin, un des plus habiles de la ligne allemande, terminait son 127e voyage. Lors de son dernier séjour à Hambourg, il avait célébré le 125e.

Les passagers échappés à cette catastrophe sont unanimes pour reconnaître le zèle et le sang-froid des officiers. Malheureusement, la plupart des matelots parlaient un patois usité sur les côtes de l'Allemagne, ce qui a amené une certaine confusion dans les manœuvres.

Au moment du sinistre, la *Pomerania* filait avec une vitesse de quatorze nœuds par heure.

Le navire abordeur, que l'on croyait coulé bas, a été remorqué, à quatre heures, dans le port de Douvres.

C'est le *Noel-Eilien*, de Carnarvon, dans le pays de Galles.

Par une étrange coïncidence, la majeure partie des passagers allaient en Allemagne pour célébrer les fêtes de la Noël et revenir en Amérique.

Ce steamer, du port de 1,000 à 1,100 tonneaux, faisait son premier voyage.

D'après le rapport du capitaine, il ne faisait que cinq nœuds à l'heure.

Cet accident terrible, qui a couté la vie à 48 personnes, et qui est arrivé dans des parages si fréquentés, a jeté dans une vive émotion la population maritime des deux rives de la Manche.

Il a eu lieu à quelques milles seulement de l'endroit où a sombré si malheureusement le *Grosser Kurfurst*, navire de guerre allemand, dont on n'a pas oublié le terrible naufrage.

LETTRES DE PARIS

(Correspondance particulière)

Paris, 27 novembre

Toute la presse républicaine et radicale, depuis le journal des *Débats* et le *Siècle* jusqu'à la *Lanterne* et la *Marseillaise*, continue à exécuter la consigne donnée d'interpréter la lettre de M. le comte de Chambord comme étant le programme d'un retour à l'ancien régime.

Pour apprécier l'insigne mauvaise foi de cette manœuvre, notez bien que M. le comte de Chambord, quand il a dit : « *Comme si pour réformer des abus condamnables, il « n'était pas insensé d'avoir renversé des abris protecteurs,* » n'a fait qu'exprimer l'idée développée par l'écrivain libéral Alexis de Tocqueville et par M. Taine, l'écrivain matérialiste, dans leurs livres : *L'ancien Régime et la Révolution*, les *Origines de la France contemporaine*. L'un et l'autre démontrent la folie de ces législateurs qui, disciples de J. J. Rousseau, ont voulu faire table rase de toutes nos anciennes institutions, n'ont voulu tenir aucun compte de la nécessité de maintenir les *abris protecteurs* dont parle M. le comte de Chambord ; voilà pourquoi ces funestes législateurs ont abouti à une *Révolution*, tandis qu'il fallait exécuter une *Evolution*.

Nous avons le plus formidable budget de la guerre qu'on puisse voir. Il vient encore d'être accru pour 1879, de 187 millions. Et malgré cela, si l'on s'en rapporte aux discours que la Chambre entendait hier, nos soldats ne sont ni vêtus ni nourris.

C'est bien la peine, alors, de dépenser tant d'argent, et d'avoir M. Langlois pour rapporteur de ce budget !

Continuons, complétons le dossier de nos conseillers généraux, de Paris.

Hier, en votant un crédit de *mille francs* pour les bibliothèques scolaires, ils ont recommandé à l'administration de mettre surtout entre les mains des enfants « des livres racontant les luttes de la France contre le despotisme et le fanatisme religieux. »

Pauvres enfants, voilà mille francs qui risquent de vous coûter cher.

Pas trop mal ce mot d'un ouvrier.

On disait devant lui :

« Les ministres reçoivent beaucoup cet hiver. » — Les percepteurs aussi, répondit-il.

Dans l'entourage de l'ambassade italienne on affecte de dire de ce qui se passe dans la Péninsule : Ce ne sera rien, mais il est visible qu'on n'est point rassuré.

Il est parfaitement exact que le Nonce, à Paris, Mgr Meglia, va être rappelé à Rome et recevra la pourpre. On explique officiellement cette résolution du Saint-Siège par le désir d'accorder au prélat une récompense en rapport, avec les services rendus par lui.

Le bruit de l'élévation de Mgr Langénieux au cardinalat met les journaux de la gauche de très-mauvaise humeur ; ils espèrent que le gouvernement français ne s'associera pas aux intentions du Saint-Siège en faveur de l'éminent prélat.

Qu'en pense M. Dufaure?

La Gazette *de la Banque et du Commerce* de Berlin, dit que c'est en vue d'augmenter la sécurité de l'Empereur que le gouvernement Allemand a l'intention de proclamer l'état de siège dans la capitale avant le retour de ce souverain.

La *Germania* de Berlin constate que depuis la promulgation de la loi contre les socialistes, qui a eu lieu il y a un mois, le gouvernement allemand a interdit 135 associations, 35 journaux proprement dits et organes d'associations, et 300 publications non périodiques.

Les débuts du marché financier ont été aujourd'hui très-lourds, par suite de l'atonie continuelle qui règne sur notre place et sur l'ensemble de celles du continent.

CHRONIQUE

Paris, 27 novembre.

Si les Français étaient soumis au régime permanent de la loterie, il est à parier que la moitié d'entre eux finiraient par perdre la cervelle. On n'a pas idée de ce vertige. Allez vous promener vers deux heures au péristyle de la Bourse : vous y trouverez une nuée d'agioteurs qui font le trafic des billets.

Je me suis mêlé l'autre jour à ces groupes, car, pourquoi ne le dirais-je pas, je possède comme n'importe qui un certain nombre de billets dont je n'ai aucune intention de me séparer. J'ai voulu simplement juger par moi-même des cours de cette bourse d'un nouveau genre. Faut-il que les gens soient simples ! Les billets de la première série font prime, ainsi que ceux de la troisième et de la douzième. Les autres sont au pair, à peu de chose près.

On aurait dû croire que, les chances étant égales pour toutes les séries, il n'y en aurait pas de privilégiées. Pourquoi la première plutôt que la sixième? la douzième plutôt que la neuvième? Ce qui se conçoit, c'est que, les billets étant devenus rares dans les bureaux, qui les vendent, une majoration se soit établie peu à peu. Mais pourquoi ces préférences ! Je ne m'étais pas plutôt faufilé dans un de ces groupes, qu'on vint m'offrir des billets de la première série, de la troisième, de la douzième à des prix relativement considérables. La majorité du public est de cet avis : on vous offre couramment 3 et 4 francs d'un billet de la première série. N'est-ce pas que ce phénomène est singulier ?

Le mode de tirage adopté par la commission est pourtant bien connu. Pour les gros lots une première roue détermine la série appelée à concourir au gain ; une deuxième roue appelle le numéro gagnant. Aucune série n'est donc privilégiée ; la première, actuellement si recherchée, n'a pas plus de chances que n'importe quelle autre.